



Questions d'identité

L'identité juive

Il est admis qu'il existe un « résidu » définissant le Juif comme tel, de façon positive, et pas simplement formelle, et ce « résidu » est fondé fortement sur le principe non contesté d'une « nation ». Nation d'une nature telle qu'elle implique pour ses membres un impératif inconditionnel de solidarité. A la limite, cette solidarité, lorsqu'elle ne se borne pas à être une simple idée, ou une « chose », lorsqu'elle est « en acte », constitue l'identité juive elle-même. Mais solidarité à quoi ?

« Cela dit, deux notions principales me semblent devoir être analysées : la première est celle du repère que l'histoire peut nous donner.

La seconde, qui en découlera, et qui pourra peut-être servir de conclusion provisoire, est celle du caractère collectif de notre identité. Écartons donc l'idée d'un credo abstrait qui nous imposerait une définition a priori : est juif celui qui adhérera à 10, 2°, etc. Toute définition de ce genre exclurait inévitablement quelqu'un, qui que ce soit, d'une identité que l'histoire nous montre être le propre d'une collectivité.

En premier lieu en effet, la perception historique que nous pouvons avoir de nous-mêmes est de l'ordre de la mémoire. Nous sommes inévitablement confrontés à un passé dont nous sommes issus « par engendrement », et pas seulement par souvenir. La première chose à éviter est donc le risque de dénaturer ce passé commun par notre « équation personnelle », qui ne doit intervenir qu'en second lieu. Il faut bien que cette mémoire existe objectivement, à l'abri de toutes les altérations que peut lui faire subir la conscience subjective. Or le contenu de cette mémoire existe. C'est l'ensemble de ce que nous nommons la tradition. Ces textes, la Bible, le Talmud, et bien d'autres choses, qui sont comme la carte d'identité de ce qu'est Israël, on ne peut nier leur existence. Toute réflexion sur nous-mêmes, ès qualité, doit en tenir compte : en tenir compte objectivement, sans en dénaturer la portée par avance à l'aide de notions d'approche empruntées à des catégories ou des mentalités qui leur sont étrangères. Les autres groupes humains ont eu leur propre tradition, mais ils se sont peut-être mesurés à elle dans une tout autre relation que la nôtre. Leur histoire les a menés, sans doute, à un point de rupture avec leur propre identité traditionnelle, ce qui habitue les hommes modernes, dans une schématisation arbitraire, à faire équivaloir « tradition » et « passé révolu ».

Qu'en est-il pour nous ? Cette déception quant à l'essentiel, cette rupture avec soi-même, cette secondarisation définitive n'est pas le propre d'Israël. Elle a eu lieu, certes, et bien des fois, mais toujours à l'échelle individuelle. Mais tant qu'un seul homme peut, en menant cette mémoire au niveau du savoir, identifier identité et fidélité, un tel phénomène ne concerne pas encore Israël comme être collectif.

Mais que ce passage par la mémoire collective nous soit indispensable est d'autre part une évidence historique. En effet, l'être juif n'est pas historiquement un être premier. Il est lui-même le résultat d'une mutation de l'être hébraïque. L'être juif se définit « déjà » à l'origine en fidélité à une mémoire plus ancienne : celle de l'être hébreu. Et en un sens, l'on pourrait dire que c'est à l'époque de cette mutation, il y a plus de deux mille ans, que nous avons

opéré notre « passage à la modernité », en nous percevant, déjà, comme donnés à une tension historique entre notre existence quotidienne et notre identité de référence. Mais à la différence de l'homme contemporain qui perçoit l'importance de l'histoire, tout en ne se connaissant d'autre identité historique que celle du passé (les Grecs, les Romains, le grand siècle, etc.), nous avons gardé notre propre mémoire. Nous ne sommes pas condamnés à chercher notre identité chez l'« autre » qui aurait gardé la fidélité à l'être hébreu. Elle est en effet accessible à nous-mêmes, collectivement en tout cas, et par le biais des personnes qui sont les porteurs de cette tradition.

L'analyse des conditions de cette « mutation » entre l'Israël-Hébreu et l'Israël-Juif serait longue à établir. Notons seulement deux éléments principaux : l'Hébreu vit dans un univers spirituel et intellectuel où le postulat de la Bible, « communication entre Dieu et les hommes », est une évidence simple, une donnée d'expérience. Cela disparaît à un certain moment, au moment de la naissance du judaïsme précisément, et c'est là que commence l'effort proprement juif qui consiste à devoir reconquérir par la connaissance ce qui, pour l'Hébreu, était de l'ordre de l'immédiatement expérimentable. D'où la nécessité de prendre comme repère unanime les monuments scripturaires des Hébreux tels que les Juifs en ont hérité, comme fonds commun de notre identité commune. C'est au niveau de ces textes que nous « existons » comme Israël.

Le second élément est représenté par une « mutilation », corollaire de cette mutation. L'être d'Israël de l'histoire juive n'a plus la même extension que celui de l'histoire hébraïque. La relation de la personne au groupe ne se découpe pas de la même façon, et c'est là que l'on perçoit que l'identité « Israël » peut se perdre. Une certaine hérédité, plus psychique que biologique, est confiée à des lignées diverses qui ne représentent plus qu'une partie de l'Israël hébreu. Si cette hérédité n'est pas nourrie par un comportement de fidélité à l'identité première, elle se dilue et disparaît. L'expérience montre, là aussi, que, quelle que soit la diversité des différentes façons « d'être juif », de l'histoire de l'exil, elles ne s'identifient que par référence à l'unique repère représenté par la tradition d'identité historique ainsi définie.

Il apparaît donc normal qu'à l'échelle individuelle tel Juif ne perçoive pas, ou ne perçoive plus, le caractère « religieux » de l'identité de l'homme de la Bible. Il n'en reste pas moins que, du point de vue de son identité collective, l'identité d'Israël se définit comme telle. Cela doit nous mener à poser notre problème de façon plus authentique, plus spécifique, et nous habituer à considérer ce qui nous divise du point de vue de ce que représente notre être historique. Cela peut facilement être mis en équation : un « croyant » juif n'est pas n'importe quel croyant, il est le croyant, le « fidèle » au sens strict, de la religion juive qui est elle-même la fidélité à l'identité hébraïque. Si un membre de la collectivité juive ne perçoit pas subjectivement, et au niveau de l'expérience, ce que fut l'expérience immédiate de transformer en caractère contingent ce qui, au niveau de l'identité historique, reste l'essentiel. »

Source : Intervention faite le 8 avril 1962 à la dernière des trois journées d'étude sur l'identité juive, préparatoires au IIème. Colloque de la jeunesse juive de France organisé par la Claims Conference et la Section française du Congrès juif mondial, Paris, in Marcel Goldmann, *La parole et l'écrit, Tome II. Penser la vie juive aujourd'hui*, Ed. Albin Michel, 2005 pp.134-139